



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Retenez bien
cette date

Dimanche
22
Mars
1987

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond
du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vin-
cennes.

à 10 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Nous demandons instamment aux camarades
de la région parisienne de poser leur candidature
au Comité Directeur. Nous les adresser pour le
1^{er} mars 1987 au plus tard.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P. V. des Assemblées Générales
ordinaire et extraordinaire du 9 mars 1986.
- Rapport financier.
- Rapport moral.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

Pâté de lapin du chef aux pommes normandes
Pithivier de brochet au beurre blanc
Demi caneton poêlé aux raisins
Dariole de primeurs
Plateau de fromages
Vacherin à la framboise

VINS

Gros plant
Côtes du Ventoux
Bourgogne rouge
Café
Champagne offert par l'Amicale

★ ★

PRIX NET : 190 F. apéritif compris

★ ★

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles
sont cordialement invités.

BAL

COMMUNIQUÉ

ANCIENS P.G. BRETONS

AVIS adressé aux Anciens Prisonniers de Guerre des
départements bretons et limitrophes.

Sous l'égide des « Stalags III » et de son organisateur
Jean BOYER, le rassemblement des camarades de capti-
vité sera étendu cette année (1987) à TOUS, sans excep-
tion de numéros d'Oflags ou Stalags, amicalistes ou pas.

Je vous demande donc, dès à présent, de réserver
votre journée du 18 juin 1987 à Josselin (Morbihan), Cité
des Ducs de Rohan, au centre de la Bretagne.

Ville déjà retenue en 1986 et dont les amis présents
ont gardé un bien agréable souvenir.

Le repas aura lieu au « Relais de l'Ouest » dans un
cadre splendide, avec un menu gastronomique.

Les détails de cette journée de profonde amitié P.G.
vous seront communiqués en temps voulu dans les jour-
naux des Amicales et autres, ou bien adressez-vous à :
Jean BOYER, rue de Dinan, 35730 Pleurtuit - Tél. 99 88 49 79.

Lecture

« Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits »
de Georges HYVERNAUD
(Editions Ramsay).

Ce volume est le troisième des Œuvres Complètes,
le dernier sera "Carnets d'Oflag". Roman, nouvelles,
rencontres et lettre le composent.

La " Lettre anonyme ", qui donne son titre au livre
est l'esquisse d'un roman retrouvé dans les carnets
et les dossiers de l'écrivain à sa mort en 1983.

A une exception près, l'indifférence éditoriale, cri-
tique et générale au regard du phénomène de la cap-
tivité dans l'immédiat après-guerre — le " best-selle-
risme " des Grandes vacances et du Caporal épinglé
n'infirme en rien notre remarque —, avait eu raison
du témoin Hyvernaud, et de quelques autres. L'écri-
vain P.G. n'insista pas. Découragé, déçu, pour lui,
pour nous, il remisa ses manuscrits et retint sa
plume. Sa revanche est là, aujourd'hui.

Dans tous les textes ici présentés, " on retrouve
l'humour cinglant, l'ironie amère, la tendresse cachée
et l'émotion secrète de "la Peau et les Os et du
Wagon à Vaches" (cf. "Le Lien" n°s 419 et 423).
D'une plume acérée enrobée de tendresse, le cœur
humain est mis à nu — les Chabreliu et les Parlem-
bois, l'oncle Cléophas, le Clampin et Mademoiselle
Fraiche, le tout venant de la rue et du quotidien, vous,
moi, lui, objets de " méditation et d'étude ", démon-
trés, montrés, livrés au regard, " indécents " dans leur
vérité mais combien attachants, personnages nés

Lettre à une petite fille (1)

(1) Texte publié dans Espace (1945), n° 4. (Der-
nière livraison parue dans la revue mensuelle créée
en mars 1945, à Clermont-Ferrand, « Pour la Défense
des Lettres en province ».)

A ma dernière permission — cinq ans bientôt —
tu étais une toute petite créature qui courais gau-
chement sur le sable, émerveillée par des coquillages
et des cailloux. C'est vrai que les coquillages et les
cailloux sont des choses admirables. Mais nous autres
nous ne savons plus les voir à force de les voir. Il
faut l'étonnement d'un enfant pour nous forcer à
les découvrir. Les enfants ne cessent pas d'instruire
les hommes...

Puis, sur ce temps bref de clarté, cinq années se
sont étendues, et cette absence, et cette angoisse.
Il y a eu entre nous des épaisseurs inhumaines
d'événements et de pays. Et à présent tu es cette
petite fille inconnue habitée de souvenirs, d'amitiés,
de contes, de chansons que je ne sais pas. Cette
petite fille étrangère : ma fille... Et je suis un homme
misérable. Une sorte de chemineau et pire que cela.
Je t'écris dans une grange où il fait obscur et froid.
Nous sommes là quelques centaines d'hommes enfer-
més, entassés, gardés, et qu'à tout moment on menace
et insulte. De tout le jour nous n'avons à peu près
rien mangé. Nous ne nous lavons plus depuis long-
temps. Nous n'avons presque plus de linge ni de
souliers. Je t'écris pour que plus tard tu saches que
j'ai vécu ce dénuement et cette humiliation — plus
tard, quand je l'aurai moi-même oublié. Car on
oublie.

Non pas que je te demande de me plaindre. Pas
cela surtout. Il est juste qu'une fois au moins dans
sa vie chacun éprouve réellement la cruauté du
monde. Qu'il touche le fond. C'est un droit qu'on a,
le droit de savoir combien c'est dur à mener, com-
bien c'est difficile et dangereux, l'aventure humaine.
Ceux qu'il faut qu'on plaigne, c'est ceux qui sont
protégés de tout, qui échappent à tout — les hom-
mes aux mains gantées.

Quand je m'étends dans ma paille, le soir, crevant
de faim et de fatigue, grelotant sous ma couverture
crasseuse, et bien heureux encore d'avoir une cou-
verture, je me dis que c'est ça la situation véritable
de l'homme. Et connue comme il faut la connaître ;
pas par le cerveau, pas par des philosophies ; mais
par la chair exténuée. Alors, on voit clair. On voit
que les maisons à dix étages, les téléphones et les
frigidaires et l'agent au carrefour, tout cela n'est
qu'apparence. Apparence le livre sous la lampe, et
les amis autour de la table, apparence les stabilités
et les sécurités. Mais la faim, la servitude, la fièvre,
la fuite, c'est du vrai, cela, du solide. Les constantes,
les permanences de notre destin.

Depuis des semaines nous nous traînons à tra-
vers des plaines désespérées, dans la neige, sous la
neige, dans le dégel et la boue, sans savoir vers
quoi nous sommes menés, ni si ça finira jamais.
Dans des villages hors du temps, des hommes et des
femmes nous regardent passer avec une stupeur de
bêtes. Des Polonais, des Ukrainiens, des Serbes, com-
ment savoir ? Empaquetés dans des guenilles couleur
de terre et de muraille. Tous esclaves. Ils font pen-
ser à ces paysans du Moyen Age dans les livres
d'histoire. Et sur les routes, en files interminables,
inépuisablement venus de Posen, de Bromberg, les

d'une longue expérience des hommes et du talent
de l'auteur.

La nouvelle intitulée « KARL » nous montre com-
ment " la simple pression du doigt sur un petit
organe d'acier suffit pour engendrer une suite consi-
dérable d'événements ". Karl ou Léon, Yvan ou Ro-
nald, c'est le soldat anonyme qu'un autre soldat ano-
nyme a tiré un jour, à la guerre, de l'autre bord du
canal. Et ce qui s'en suit, insoupçonnable en l'in-
stant, mais qui se révélera plus lourd que les quel-
ques grammes de plomb reçu. Personne n'est inno-
cent.

Mais le plus émouvant du livre, à nos yeux, c'est
le récit qui le clôt. Huit pages pour une petite fille
de huit ans, M^{lle} Hyvernaud, " écrites au crayon sur
un carnet sale " par son prisonnier de papa, lors des
semaines interminables de l'hiver 1945, au cours des-
quelles de longues et pitoyables colonnes de " ge-
fangs ", flanquées de gardiens et de chiens, fuyaient
vers l'Ouest devant l'avance russe. Tout le malheur
de l'homme conté par un père à sa fille, pour quand
elle sera grande et pour qu'on n'oublie pas. Un texte
clair et beau sur la condition du prisonnier, des
pages tristes qui poignent le cœur et mouillent les
yeux, des pages où l'espoir persiste quand même et
signe :

" Les hommes sont ainsi, mêlés de bon et de mau-
vais. Comme le ciel d'où nous viennent soleils et
pluies, sourires et colères. Et au total, il faut quand
même croire en l'homme. "

J. TERRAUBELLA.

Grâce à l'obligeance des Editions Ramsay, que nous
remercions très sincèrement, le " Lien " est en mesure
de publier l'intégralité de ces pages :

lents chariots branlants des réfugiés, couverts de
hideux tapis bariolés, conduits par des vieux à dos
rond hérissés sous leur bonnet de fourrure pelée.
Des gens à qui on a ordonné de partir vers l'ouest
et ils sont partis et ils n'en connaissent pas davan-
tage. Et cela aussi c'est du Moyen Age, du temps
des grandes peurs et des exodes. On n'en est pas
sorti du Moyen Age, malgré les villes et les livres
et tout ce qu'on croit. On en est toujours à l'an mil.

J'ai réfléchi à ces choses en marchant sur les
routes. Bien qu'on ne pense guère lorsque chaque
pas fait éclater dans tout le corps une souffrance
au-delà de laquelle il semble qu'il n'y ait plus qu'à
mourir. Cela vous tient dans les genoux, dans les
épaules, dans les cuisses, partout. Et ça vous brûle,
ça vous mord. Et il y a les pieds pourris de gel.
Il y a le ventre tordu de dysenterie. On tousse. On
geint. On n'est plus qu'un tas de douleurs. Alors,
rien que de faire un pas devient un effrayant pro-
blème. Soulever une fois encore son pied et le poser
un peu plus loin. Réussir une fois de plus à arracher
son pied de la neige et à le porfer en avant. Rien
que ça. Minime victoire d'un instant, mais qui
exige tant de vouloir. Tant d'astuce : parce qu'il y a
moyen de ruser avec ce corps éreinté. En s'y pre-
nant bien, en calculant juste, on parvient à écono-
miser un peu de peine, à réduire quand même son
mal...

Quand un homme en est là — à bout, comme on
dit, à bout de force et à bout d'espoir — quand un
homme en est là, il ne réfléchit pas beaucoup. Pour-
tant il faut croire que le moulin à idées ne s'arrête
jamais. Même dans ces moments d'extrême détresse,
il nous vient encore des idées. De pauvres idées, bien
sûr. Des idées de pauvre. Si simples que ça ferait
pitié. Pas de ces jolies idées qui vous font valoir.
Pas de ces idées qui sont comme des jouets. Non :
des idées rugueuses et lourdes. Jouer aux idées, cela
m'est arrivé à moi aussi. Autrefois. Ce n'est pas tel-
lement difficile : tout le secret est de faire comme si
la réalité n'existait pas. Mais quand on y est en plein,
dans la réalité, on ne se dit plus que deux ou trois
choses banales. Deux ou trois choses qui comptent
vraiment. Evidentes, essentielles. Des choses sérieu-
ses. Nées d'une expérience sans tricherie. Des choses
d'homme. Le reste, bon pour les singes de salon
ou d'académie.

On se demande ce qu'on fait là, et pourquoi on
le fait, pourquoi on tient, comment on tient. Eton-
nement devant ces ressources qu'on n'avait pas con-
science de posséder. Jamais je ne me serais cru capa-
ble de porter une pareille charge. Ce corps qui n'est
plus jeune et qui par tant d'endroits se détraque, je
ne lui connaissais pas cette résistance merveilleuse.
Rien de tel que d'être essayé par l'événement. Je
prends la mesure de cet adversaire, de cet ami : mon
corps. Je découvre le mal que j'en puis craindre,
mais aussi j'éprouve sa fidélité. Et si je parle du
corps, c'est par une espèce de pudeur. Il y a bien
autre chose que mon corps. Il y a moi. Il y a que je
peux compter sur moi bien plus que je ne l'espérais.

Aux yeux des Allemands tout cela est bien clair.
Les Allemands nous ont flanqués de sentinelles avec
des fusils et des chiens. Quand l'un d'entre nous n'a

Lette à une petite fille (suite)

plus la force d'avancer, les sentinelles lancent un chien contre lui. Ou bien le menacent d'un coup de fusil. Alors, il avance quand même. Ça le décide. C'est tout leur art de persuader, aux sentinelles. Et en un sens on ne doit pas mépriser ce pessimisme de gardes d'hommes. Il est vrai qu'il est efficace. Il faut compter aussi avec la peur. Mais le point de vue de géolier n'explique pas tout. N'explique pas grand-chose. Car il vient un moment où ce n'est plus sa peur d'un coup de fusil qu'un homme doit surmonter, mais son désir d'un coup de fusil. Un moment où ce serait si simple de se coucher dans la neige et d'attendre le coup de fusil. En finir, en finir avec le monde de la neige et des fusils...

On se demande pourquoi on tient. « Parce que je ne suis pas seul », me disait un de mes compagnons qui est croyant. Un autre, qui ne croit pas aux mêmes dieux (mais peut-être sont-ce les mêmes) se rappelait un passage d'un livre. Et pourtant les livres ne pèsent pas lourd dans ces noires détresses. La plupart des livres. De tant de pages qu'on a lues, de tant de mots, combien en est-il qui puissent aider à vivre quand la vie devient mauvaise à l'homme ? Mais aussi, pas de moyen plus sûr pour évaluer la qualité d'une œuvre. C'est autre chose que les décisions d'un critique qui écrit dans les journaux. Quand une phrase d'un livre vient vous chercher dans votre nuit et vous porter secours, alors il n'y a pas à s'y tromper : le signe de la grandeur est sur ce livre-là. Cette simplification qu'opère toute expérience grave, nous la reconnaissons ici. Séparation de l'authentique et de la parodie. On a tout oublié, presque tout, sauf quelques mots. C'est que tout le reste ne méritait pas mieux. Habiletés sans importance, vaines parures. Le malheur agit là-dessus comme un acide. Ne subsistent que de durs reliefs inattaquables.

Ainsi cette page de Saint-Exupéry que citait mon compagnon. Les sentinelles nous avaient laissé dix minutes de repos. Chacun lâchait son baluchon et se

couchait à même le sol. Des hommes jetés sur le sol, pêle-mêle, comme des sacs vides. Ces têtes de bagnards, abruties, méfiantes, pas rasées. C'est alors qu'un garçon à côté de moi, en frottant avec précaution son genou enflé, m'a répété ce que dit Guillaumet à Saint-Exupéry, au sortir d'un péril sans nom : « Ce que j'ai fait là, je te jure que pas une bête ne l'aurait fait. » Un de ces mots décisifs qui éclairent tout. On se demande pourquoi on tient. Parce que je ne suis pas seul, dit l'un. Et l'autre, et ce pourrait être le même : parce que l'homme est un être qui ne lâche pas. On tient pour rien, comme ça, parce qu'on est homme.

Nous ne sommes pas toujours fiers de notre espèce. Les occasions ne manquent pas de mépriser les hommes. Surtout des hommes qui ont faim : la faim ne les embellit pas. J'en ai vus qui volaient à leurs camarades ce peu de pain et de soupe qu'on nous donne. A croire que la dignité et l'honnêteté sont des vertus à l'usage des seuls gens bien nourris, et qu'elles ne résistent pas à l'attaque d'une certaine misère. Acres maximes, qu'il y a je ne sais quelle satisfaction à formuler. On serait tenté de s'en tenir à cette misanthropie sommaire, de s'y complaire. Mais il faut éviter ce genre de jugements. Non pas qu'ils soient faux : ils ne sont ni vrais ni faux. Nous ne devons pas trop attendre des autres. Dans le monde de la guerre, on est seul. Enfermé dans son propre drame, attentif uniquement à soi. Celui-là sera durement déçu qui s'ouvre et s'offre à tous, et quête de la bienveillance autour de lui. Ne pas trop attendre des autres ; mais n'en pas attendre trop peu. Cet homme capable de voler un morceau de pain, il est capable aussi bien d'offrir son dernier morceau de pain. Les hommes sont ainsi, mêlés de bon et de mauvais. Comme le ciel d'où nous viennent soleils et pluies, sourires et colères. Et au total, il faut quand même croire en l'homme.

Croire en l'homme et croire en la vie : elle est comme l'homme et comme le ciel. Même à des heures où tout paraît se retirer de nous, il reste encore en elle de quoi réjouir le cœur. Il reste ces biens

élémentaires dont nous ne soupçonnons pas le prix quand nous sommes comblés. Je voudrais t'enseigner les simples richesses, l'eau et le pain, et la paille des granges — la paille épaisse et secourable où l'on s'étend et s'étire, et qui fait sous votre poids son doux bruit de soie et de pluie. Le pain, l'eau... J'ai mendié de l'eau aux vieilles gens sur leurs seuils, et les sentinelles nous écartaient à coups de crosses. Cela semble plus précieux que tout au monde, de l'eau qu'on a désirée durant des heures et qu'on boit enfin, en hâte, dans une vieille boîte rouillée. Ceux qui n'ont jamais eu qu'à tourner un robinet pour en avoir autant qu'ils voulaient ignorent un secret important.

Quand un homme fait le bilan de ce que l'existence lui a appris, il arrive vite au bout de son compte. Et ce qu'il dénombre ainsi n'est jamais bien subtil ni bien profond. Mais au moins c'est à lui. Il l'a acheté et payé à son prix de sueur et de sang. Il ne l'a pas emprunté. Il ne le répète pas d'après les autres. Il peut en faire don à son enfant.

Je te donne ces pages écrites au crayon, sur un carnet sale, au soir d'une dure journée. Ce ne sont pas, je sais, des choses de ton âge. Les tragédies de notre époque ont beau violenter toutes les âmes, elles sont sans pouvoir contre les rêves de l'enfance. Tu n'as pas tout à fait huit ans. Tu es une petite écolière avec un ruban dans ses cheveux. Des dialogues de bêtes et de fleurs se nouent encore dans ta conscience éblouie. Les animaux de tes fables te protègent de nos drames. Et c'est pourquoi j'ai voulu recueillir pour toi ces leçons d'une expérience amère. Parce que l'inflexible ignorance d'un enfant glace le mensonge sur les lèvres d'un homme. Parce que toute tentation d'arranger, de truquer ce que nous connaissons de la réalité, se trouve déconcertée par l'idée seulement du regard qui éclaire le visage d'une petite fille de huit ans.

© Editions Ramsay,
(Paris).

« Vacances »... Hamburg 1943

Fin février 1941, avec une trentaine de camarades venant d'Heidkaton, de pénible mémoire, nous étions affectés au Kommando 923 de Hamburg pour les Maisons LORENZ, grosse scierie de grumes, et BARTELS, importante fabrique de plaqués et menuiserie industrielle, situées aux confins de la ville, tout près de l'Elbe, et riveraines du plus grand canal.

Sur la rive opposée, presque en face, un gros ferrailleur et un peu plus loin la plus importante fonderie, en activité constante dont les coulées en fusion, la nuit, faisaient un merveilleux repère pour l'aviation alliée : nous eûmes tout le temps de nous en apercevoir par la suite...

Notre Kommando comptait une centaine de P.G. ; le bâtiment nous abritant était construit moitié en dur et proche de l'usine. C'était propre sans plus ; maigre chauffage par poêle, heureusement les déchets de bois ne manquaient pas. Quant à la cuisine, quoique bien équipée pour être cantine de plusieurs entreprises, elle ne nous donnait qu'une nourriture mal préparée et insuffisante pour le travail exigé qui allait de 7 h. à 18 h.

Mais nous étions surtout mal placés pour les bombardements, l'usine étant riveraine du grand canal, la fonderie trop proche et une voie ferrée à une trentaine de mètres où était rangée presque en permanence une batterie de 105 DCA. Quand elle était en action le bruit en était infernal et tout dansait sur nos étagères : autant dire que le sommeil était impossible.

Comme abri, une tranchée partiellement couverte de madriers ; après bien des réclamations on nous fit enfin un abri en dur, peu enterré, mais tout de même plus sûr et il s'imposait.

De 1941 à 1943 nous eûmes une moyenne hebdomadaire de deux à trois alertes, visant plus ou moins notre quartier ; avec ou sans grabuge les nuits étaient écourtées en conséquence et le boulot commençait toujours à 7 heures.

Et nous arrivâmes ainsi en juillet 43 : le samedi 24, vers 23 heures, les sirènes annonçaient l'alerte : on alla à l'abri, mais on s'aperçut bien vite que la Flag était très forte mais aussi que le grondement des explosions devenait un véritable roulement. Quelques-uns parmi nous risquèrent un œil au dehors : c'était beaucoup plus sérieux que d'habitude et la nervosité grandissante de nos gardiens le confirmait amplement.

Les avions anglais vinrent en plusieurs vagues pendant deux heures qui nous parurent longues car l'abri vibrât tant par la Flag déchaînée que par l'éclatement de bombes plus ou moins rapprochées. Enfin, les sirènes donnèrent la fin de l'alerte. Dans la nuit le ciel semblait voilé, un peu rougeâtre et une odeur de brûlé dominait.

Au matin c'était dimanche et repos. Quelques gars sortirent mais revinrent aussitôt, pour nous appeler : nous vîmes alors le ciel obscurci par une sorte de rideau de fumée jaunâtre, immobile tout au-dessus de la ville et une odeur acre dans l'air, plus forte que durant la nuit. On entendait encore les éclatements de bombes à retardement ; le sol était jonché de morceaux de papier d'étain ; on apprit, plus tard, comment et pourquoi ils étaient employés.

Vers 9 heures, Georges O..., notre copain qui travaillait à la cuisine et avait l'autorisation permanente de sortir en ville pour faire toutes les courses, revint au Kommando aussi vite qu'il put et, haletant, nous apprit que le bombardement avait été d'une intensité jamais vue, que l'émotion et la consternation étaient grandes dans la population, vu les nombreuses victimes et les destructions très importantes du fait de l'emploi de nouvelles bombes incendiaires propageant un feu destructeur : c'était le phosphore !

Le lendemain lundi de nombreux ouvriers allemands manquaient aux ateliers ; ceux qui étaient là, notamment

les femmes, étaient apeurés et ne cachaient pas leurs craintes malgré les contremaîtres dont deux étaient des nazis militants, placés comme tels à l'usine.

Georges O... ramène de ses courses bien d'autres détails qui montrent l'importance sans précédent de cette attaque et de ses ravages impressionnants. Nous nous inquiétons pour les autres Kommandos si nombreux répartis et imbriqués dans Hamburg, mais on ne peut en avoir aucune nouvelle.

A l'usine on travaille au ralenti ; nos gardiens ont leurs gueules des mauvais jours, de même le Patron et ses adjoints. Nous, les captifs, l'effet de surprise passé, nous nous réjouissons de la démonstration anglaise qui gonfle fortement notre moral et c'est très visible.

Puis nous arrivons au mardi soir 27 juillet. Peu avant 23 heures, les sirènes hurlent longuement ; la Flag qui avait été renforcée se déchaîne, mais tous les points de DCA sont attaqués en piqué et détruits par la multitude de chasseurs anglais d'accompagnement qui flanquent chaque vague de bombardiers. Le grondement des explosions est ininterrompu car les Anglais, plus fortement encore qu'à leur dernière attaque, larguent avec précision une quantité formidable de bombes au phosphore qui, en explosant, s'ouvrent en longueur et libèrent leur gomme phosphorée qui s'enflamme au contact de l'air et s'éparille en myriades d'éclats gluants en fusion, chacun créant un foyer d'incendie.

Plus toutes les bombes classiques de rupture, lâchées notamment sur les bateaux ancrés au port, ainsi que sur tous les ponts, voies ferrées, gares et autres points industriels.

Le sol tremble, le bruit est assourdissant et nous, il faut bien le dire, on la boucle, on fait le gros dos malgré soi car ça tombe partout : l'usine est touchée ainsi qu'un hangar tout près de notre baraque ; ça brûle ! On nous force à sortir mais il le faut si nous voulons sauver nos affaires. On nous contraint aussi à secourir la partie atteinte de l'usine ; par une fausse manœuvre une porte en fer bascule et heurte mon coup de pied droit. Pas de plaie mais c'est douloureux sur l'instant (pouvais-je penser que ça s'aggraverait ultérieurement avec complication, chirurgie, mauvais soins et qu'en définitive je m'en ressens encore aujourd'hui ?).

Dans le déroulement des secours, nous grimpons sur les toits en terrasse de l'usine. Celle-ci, située à l'extrémité de la ville, permet une vue panoramique totale : nous restons médusés par la vision d'apocalypse de cette cité entièrement mise à feu par les incendies et les explosions qui fusent de partout : le ciel scintille d'éclatements d'obus et est zébré par les balles traçantes des mitrailleuses tirant d'en bas mais aussi d'en haut. Le spectacle est proprement dantesque, incroyablement effarant !

La fin de l'alerte sonne enfin. Nous passons le reste

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

dé la nuit à protéger du feu le Kommando et nos pauvres affaires.

Le jour est venu ; le ciel est absolument obscurci et très bas. Le vent apporte beaucoup de particules de suie et l'odeur de brûlé prend à la gorge. L'usine est fermée, seuls quelques ouvriers allemands s'y sont réfugiés. Il en est de même dans tout Hamburg où seuls se manifestent les services de secours pour dégager les blessés des décombres fumants. L'armée prend tout en mains, établit la loi martiale. On tire à vue sur les pillards, car il y en a...

Nous travaillons au déblaiement. Coupés de tout contact extérieur, nous avons du mal à recueillir des nouvelles auprès des ouvriers allemands. Nous finissons par savoir que ce deuxième bombardement s'avère un véritable cataclysme ; les pertes en vies humaines sont innombrables. La propagande fait savoir à la radio qu'il y a plus de 300.000 victimes, ce qui est faux et outrancier. On saura plus tard qu'il y en a 80 à 100.000, c'est déjà énorme. Vu l'arrêt de la plupart des entreprises, les Kommandos de P.G. sont presque tous évacués ; le nôtre part le surlendemain à Elmshorn, à 35 km, sauf trois d'entre nous : Georges O..., employé à la cuisine ; Jacques de Y... et moi-même, peu aptes à marcher.

Il nous restait à remettre de l'ordre dans les baraques et ce ne fut pas un mince travail. Ranger, nettoyer, vider les placards, c'est inimaginable ce que peuvent amasser les P.G. Nous sommes littéralement envahis par les puces. Toute la literie sera brûlée, les couvertures rincées au canal, les murs et les sols désinfectés.

Il y a aussi du boulot à l'usine que nous effectuons le plus mollement possible, sous la surveillance distraite d'un vieux contremaître qui digère mal d'être sans toit ; nous n'avons plus de gardiens. Seul, morne et indifférent, un feldweibel passe le soir s'assurer de notre présence.

Après la troisième grande attaque aérienne exécutée avec une précision extraordinaire par les Anglais, qui reprenaient « le travail » là où ils l'avaient précédemment laissé — plusieurs civils allemands me l'affirment — nous quittâmes le Kommando à cause des puces, de l'odeur intenable du désinfectant et du danger que représentait toujours l'usine. Nous avions trouvé sur la rive droite de l'Elbe de vieux bateaux pourrissants, à moitié envasés, notamment une grande gabare en fer pontée, ce qui pouvait protéger un peu de tous les petits éclats et débris tombant du ciel ; elle avait fait rapidement son plein d'occupants des deux sexes : allemands et étrangers, tous sans toit. La chaleur nous obligea à en sortir ; dehors, les bombardiers se succédaient en vagues très fortement accompagnées par des chasseurs merveilleusement entraînés au piqué sur les postes de la DCA.

Les incendies rougissaient la nuit et le port restait la cible particulièrement visée. Nous revînmes vite à la gabare par prudence, attendant avec angoisse la fin de l'alerte. Nous dormîmes un peu... Le jour se leva comme dans un ciel obscurci et l'acre odeur de brûlé.

La toilette collective avait lieu au bord de l'Elbe. On y voyait peu d'hommes mais beaucoup de femmes, des enfants aussi. Je n'insisterai pas sur ce qu'une pareille nuit pouvait entraîner de débordements de tous genres, images incroyables de cette guerre devenue totale qui détruisait tout jusqu'au sens moral le plus élémentaire.

L'attaque aérienne avait ravagé un autre quart de la ville. Les Anglais avaient vraiment mis le paquet et l'effet produit terrifiant : c'était vraiment la « Terror Angriff » selon le qualificatif allemand, dans la presse et la radio.

Nous-mêmes et les autres P.G. restés dans Hamburg étions encore plus exposés que les civils car les Autorités ne se souciaient nullement de nous et, à l'évidence, pour se garer dans cette tourmente, nous ne pouvions que compter sur notre bonne étoile... et sur notre aptitude à la débrouillardise.

De jour on vaquait au boulot du moment : nettoyage, déblaiement. Georges O... à la cuisine était largement occupé. Jacques de Y... et moi étions donc les hommes à tout faire, chargés en premier lieu de l'approvisionnement en eau au moyen d'un petit charriot à quatre roues portant un fût de 150 litres debout, la douve supérieure enlevée ; très rares étaient les fontaines qui fonctionnaient ; celle où nous allions était située dans la « zone » à 700/800 m environ. On y allait deux fois par jour, très lentement bien sûr, surtout au retour, pour

ne rien renverser du liquide devenu précieux. Nous longions des baraques, même des cabanes pleines d'occupants entassés : la plupart avaient tout perdu et nombreux étaient ceux qui ne cachaient point leur hargne, sinon leur désespoir.

Le temps était toujours splendide et très chaud. Cette corvée d'eau était pour nous une promenade. Un après-midi, alors que nous faisons une bonne pause en cours de trajet, mon ami Jacques, toujours avec son flegme britannique (car il était à moitié anglais d'éducation et de profession) me dit « Vois-tu, Max, c'est tellement agréable d'être présentement aussi tranquille, qu'il me semble être en vacances... ». Ce dernier mot me parut si drôle dans notre situation que je l'ai pris pour titre de mon récit. Il est bien vrai que, pour nous, c'était presque des vacances, en comparaison de la triste vie de captifs et de forçats que nous menions depuis septembre 1940.

Occupés la journée, le soir, après le repas, la nuit étant tardive, on allait se balader un peu, notre tenue de K.G. reconnaissable de loin nous permettait de circuler sans difficulté. Ainsi on essayait de voir ce qui se passait et de glaner quelques nouvelles. On découvrait un peu plus chaque jour les ravages causés : à perte de vue et presque dans toutes les directions, des ruines, exceptés de ci de là quelques pans de murs encore debout, les immeubles branlants étaient dynamités progressivement.

Des ruines montait une odeur de mort et de brûlé. Le dégagement des victimes était ralenti, tous ceux qui travaillaient portaient des masques à gaz. Mais il fallait aussi ensevelir. D'immenses fosses communes recevaient les cadavres qui étaient recouverts de chaux vive ou brûlés au lance-flamme.

On trouvait des morts partout. Au confluent des canaux on voyait un véritable banc de cadavres ; les gens en feu s'étaient jetés à l'eau et noyés. Les caves et

les sous-sols, abris remplis de corps, furent passés au lance-flamme, puis murés : Hamburg était devenu un immense charnier.

L'eau était toujours rare. L'ami Georges, toujours à l'affût, sut astucieusement nous rapporter, en douce bien sûr, d'abondantes provisions diverses : légumes, beurre, œufs, viandes qui ne pouvaient attendre. Quel régal, jusqu'aux grillades avec frites, bref tout ce que nous n'avions pas mangé depuis la France !

Une quatrième et dernière attaque, moins violente pourtant, eut encore lieu. Elle n'épargna pas notre propre usine, mais les dégâts furent limités, contre notre attente...

Les jours et les nuits suivants passèrent avec quelques petites alertes sans suite.

Au cours de nos sorties du soir, nous rencontrâmes d'autres K.G. non évacués et qui nous racontèrent leurs tribulations dramatiques et quelquefois curieuses.

Ainsi ceux du zoo Hagenbeck : tous les fauves avaient été, deux jours avant le premier bombardement, acheminés par train direction le Sud. Les bombes avaient détruit une bonne partie du zoo ainsi que le Kommando. Les P.G. campaient dans l'immense parc et couchaient à même le sol, craignant les reptiles, araignées et autres scorpions disparus au cours du raid.

Tel autre P.G. échappé de son bâtiment croulant se trouva dans une cour obscure inconnue. Errant à tâtons, il heurta de la jambe ce qui lui semblait être un siège. Exténué, il y resta assis, somnolant un peu, mais au lever du jour il s'aperçut avec terreur qu'il était assis sur le culot d'une bombe non éclatée fichée bien droite dans le sol, il en tremblait encore...

Je ne puis conter ici toutes les péripéties décrites, réellement innombrables. Mais nous n'avons pu savoir combien de victimes comptaient les Kommandos. Elles furent certainement nombreuses.

Août s'écoula dans un calme relatif. Sous l'impulsion des militaires, la vie reprenait bien lentement, on avait rétabli l'eau et l'électricité. Les Kommandos transférés revenaient : ainsi nos copains d'Elmsborn.

Les K.G. éprouvaient une réelle jubilation à voir la mine basse des Fridolins réellement accablés par tout ce qu'ils venaient de subir dans leurs personnes, leurs biens, leurs familles, mais aussi moralement par cette révélation soudaine de la guerre chez eux.

Après le coup très dur de la défaite à Stalingrad, la retraite humiliante et le repli sur tout le front de l'Est, les terribles bombardements anglais — bientôt ceux des Américains — toutes ces épreuves les atteignaient au plus profond. L'impact sur toute la population était hors mesure. L'invincibilité tant vantée de la glorieuse armée allemande en prenait un rude coup. L'avenir était à l'angoisse... et ce n'était encore que le commencement du malheur en marche.

Je l'ai dit, notre moral à nous remontait en conséquence, nos gardiens le voyaient et ils en étaient ou plus vaches ou plus accommodants. La confiance revenue, nous étions loin d'imaginer qu'il nous restait près de deux années encore à risquer ainsi notre vie dans des dangers qui ne feraient que croître et multiplier.

Ce simple récit de ce que j'ai vu, entendu et vécu, là où je me trouvais au cœur de cet été 1943, rappellera probablement des souvenirs à bon nombre d'entre nous qui, eux aussi et malgré l'âge, n'ont rien oublié.

Gardons une pieuse pensée pour tous nos malheureux camarades disparus sur cette maudite terre allemande et qui n'ont pas connu l'immense joie de la libération et du retour.

Septembre 1986.

M. P.
(70246 XB-XA).



Quelques brèves nouvelles et suite des vœux pour 1987.

En effet, mon papier qui est paru dans Le Lien de février 1987 était parti lorsque...

J'ai reçu les vœux de Mme SAUVAGERE que je m'empresse de vous remercier, mes bons amis, pour pouvoir constater que l'épouse de notre très regretté « TONTON » n'oublie pas ceux qui ont été ses copains et également ses amis, de vrais amis. Merci chère Madame.

Il est 21 heures en ce 3 février de l'an de grâce 1987 lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Qui au bout du fil?... Notre camarade Raymond GUERARD, toujours célibataire, car « il n'a pas eu le temps de rechercher une femme », me dit-il. Quelques petits ennuis de santé qu'il combat avec un Ricard chaque midi, plus quelques décilitres de calvados... Je n'oublierai pas de vous signaler qu'il a donné un coup de fil à COULON afin de prendre des nouvelles de notre ami. Merci mon vieux Raymond, porte toi bien, et de temps en temps un coup de fil. Promis ?

Pour terminer, des nouvelles de nos deux « grands ». Vous avez deviné : notre « grand » Robert suivi du plus « petit » : FRUGIER. Comme vous le voyez, toujours fidèles tous les deux. Ils vont bien... voilà l'essentiel. Si le premier me fait connaître une recette miracle guérissant le diabète (que je vais essayer), le second vient de subir un deuil cruel, la disparition d'un de ses frères plus âgé. Toutes mes condoléances mon cher Jean. Merci à tous les deux.

Au mois prochain, les amis, et bonne santé.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.



LE TEMPS DES LOISIRS

...Pour TETARD, c'était pousser la chansonnette. C'était un poker pour les bouchers de « l'Aigle ». Pour « La Bergonze » c'était jouer des ortels dans le bassin de toile où trempaient ses chaussettes, tout en râlant les cordes mal accordées de son violon avec un misérable archet aux crins rares, sans colophane.

Ainsi se meublèrent les temps morts. Ainsi se formèrent des orchestres, des chorales, des troupes théâtrales. Ainsi s'en vint le temps des loisirs.

Ce ne fut, bien sûr, au début qu'une goutte d'eau pure dans un cloaque, qu'un furtif rayon de soleil dans les ténèbres, qu'un sujet de discussion, qu'un projet d'affiche, qu'une chanson. Mais c'était autre chose que l'humidité, que les réveils, que l'égoïsme sous toutes ses formes et dans toutes ses applications, autre chose que la susceptibilité, les faiblesses, les défaillances !

Ces hommes, à qui le destin des armes avait à jamais ravi l'espérance d'être un jour des héros ou des morts au champ d'honneur, étaient là, écrasés par l'épaisseur des murs qui les entouraient de toutes parts, enfermés comme des criminels, opprimés par la nuit souterraine. Lorsque, le samedi après-midi, au retour du dernier jour de la semaine de travail, le Kuhberg leur apparaissait au détour du petit chemin creux, tous lui souriaient. Diable, ils allaient y pouvoir vivre trois demi-jours et deux nuits entières dans une liberté « renfermée » mais élargie, y pouvoir assister au spectacle hebdomadaire des chansonniers, y pouvoir suivre la messe, y faire une belote, y prendre tranquillement leurs repas, y deviser à l'aise. Et cependant, dès le dimanche soir déjà, à l'appréhension lancinante du retour au lundi se mêlait une aspiration inavouable : pouvoir retrouver la lumière du jour, les bruits et l'animation des rues, l'eau chaude des douches et la propreté des toilettes de l'usine, pouvoir retrouver d'autres figures humaines sympathiques ou détestées...

(Extrait du « Mont des Vaches » de Fernand Gilles, ancien d'Ulm).

ASSEMBLEE GENERALE DU 22 MARS 1987

Dans Le Lien de février 1987 nous vous avons conviés à assister à l'Assemblée Générale de l'Amicale qui se tiendra le 22 mars 1987 à Vincennes. Nous espérons vous y retrouver tous à la table des Anciens d'Ulm, comme chaque année. A bientôt.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V B.

Le coin du poète

Et quel présent reçut la femme du soldat ?

Et quel présent reçut la femme du soldat
De l'ancienne capitale Prague ?
De Prague elle reçut les souliers à aiguille.
Outre un salut allié aux souliers à aiguille,
Ce fut là le présent qu'elle reçut de Prague.

Et quel présent reçut la femme du soldat
De Varsovie la ville aux bords de la Vistule ?
De Varsovie lui vint la chemise de lin.
La chemise de lin aux couleurs de l'ointain,
Ce fut là le présent des bords de la Vistule.

Et quel présent reçut la femme du soldat
D'Oslo près du détroit du Sund ?
D'Oslo elle reçut le collet de fourrure.
Il lui a plu, pour sûr, le collet de fourrure,
Qui lui parvint d'Oslo près du détroit de Sund.

Et quel présent reçut la femme du soldat
De l'opulente Rotterdam ?
De Rotterdam elle eut pour cadeau le chapeau.
Qu'il est seyant et beau le chapeau de Hollande,
Qu'elle reçut de Rotterdam.

Et quel présent reçut la femme du soldat
De Bruxelles, au pays des Belges ?
De Bruxelles lui vinrent de précieuses dentelles.
Vraiment ! Quel bel avoir, ces précieuses dentelles
Qu'elle reçut du pays belge !

Et quel présent reçut la femme du soldat
De Paris la ville-lumière ?
De Paris lui parvint une robe soyeuse.
Robe soyeuse rend la voisine envieuse !
Ce fut là le présent qui lui vint de Paris.

Et quel présent reçut la femme du soldat
De la lybienne Tripoli ?
De Tripoli lui vint la petite chaînette,
L'amulette sur le cuivre de la chaînette,
Ce fut là le présent venu de Tripoli.

Et quel présent reçut la femme du soldat
Du vaste pays de Russie ?
De Russie lui parvint le voile de la veuve.
Pour les funérailles, le voile de la veuve,
Ce fut là le présent qui lui vint de Russie.

Bertold BRECHT
(traduit de l'allemand par Eric GROS).

Amitié Franco-Belge

Je voudrais remercier mes amis ISTA et POTTIEZ de leur charmante lettre et leur dire simplement, n'ayant pas le style « journaliste », ma joie de savoir nos deux chers pays unis par le cœur, même si les Ardennes leur sont une frontière.

Depuis toujours nous fûmes frères d'armes et, depuis 1945, nous les ex-P.G., groupés dans des amicales très proches, nous marchons main dans la main, toutes opinions confondues — ce qui assurément fait notre force.

P.G. = « Faire (que) le bien », telle a été la devise du couple France-Belgique au cours de toutes ces années, l'idéal d'hommes tels que GAU, LACLAVIERIE, BURNEL, STORK, FRANTZ et ROLAND, ISTA, LANGEVIN, en association avec leurs bureaux si dévoués à la cause P.G.

Ces hommes, ces camarades ont su créer et maintenir entre nous, Belges et Français, le lien indestructible de l'amitié. Il faut avoir assisté aux rencontres de Bruxelles, Liège, Charleroi, La Chesnaie du Roy (Vincennes) pour comprendre, qu'en dehors de la politique, l'amitié entre les hommes peut procurer la paix.

A tous, bonne année de Paix !

R. LAVIER,
Vice-Président.

Mots croisés n° 428 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

- I. - On leur montre les dents bien qu'on n'ait pas envie de mordre. —
- II. - A été victime d'une fin de non recevoir. —
- III. - Narrerais le sourire aux lèvres. —
- IV. - Venue au monde la tête à l'envers. —
- Eventat. —
- V. - Vêtu comme Eve. —
- Egéen en moins. —
- VI. - Au milieu de la centrale. —
- A l'ouest de Montargis et à l'est de Gisors. —
- Fin d'infinif. —
- VII. - Remettre en place. —
- VIII. - Bavard en couleurs. —
- Celle des confiseurs est traditionnelle pendant les fêtes du jour de l'an. —
- IX. - Nitrates de potassium.

VERTICALEMENT :

- 1. - Utilise les effets de la force centrifuge. —
- 2. - Causera un véritable sentiment de répugnance. —
- 3. - Toltite. —
- Se joue sur un support comportant 361 intersections. —
- 5. - Utopiste. —
- 6. - Aigrette. —
- Se rend utile. —
- 7. - Dignité papale. —
- Moyen de communication. —
- 8. - Abaissement exceptionnel du débit d'un cours d'eau. —
- Cale servant à mesurer une pièce cylindrique. —
- 9. - Monnaies du temps des romains, valant deux as et demi.

Le coin du souzize



LE BLEU

Il venait d'être incorporé. Oh non, ce n'était pas la joie au cœur, mais que voulez-vous, il n'y avait pas moyen d'y échapper!

Seul «bleu» dans la chambrée, il apprit à faire son paquetage sous les quolibets des anciens. Le soir venu, à l'extinction des feux, un remue-ménage se produisit : « Alors, tu viens ? », lui demanda-t-on.

— Où ça ? On fait l'exercice la nuit ?

— Mais non, mon pote, en tant que bleu, tu vas nous payer le coup. C'est la règle depuis des années, et pour cela nous faisons « le mur ». C'est une expression qui ne veut pas dire grand chose car nous connaissons un endroit qui nous permet de sortir sans réveiller l'attention de quiconque. Allons, magne-toi !

— Mais si on se fait prendre ?

— Il n'y a pas de risque, mon petit vieux, le bistrot où nous nous rendons n'est fréquenté que par des types comme nous et nous serons de retour dans 2 heures.

Il se laissa convaincre, craignant de se mettre à dos toute la chambrée. Et les voilà partis. Malheureusement, ce soir là, il y eut un contre-appel et cette absence parvint jusqu'aux oreilles du commandant qui convoqua notre ami.

— Mes félicitations, lui tonna-t-il, il n'y a pas 24 heures que vous êtes incorporé et vous trouvez déjà le moyen de contrevenir au règlement ! De toute ma carrière je n'ai jamais constaté pareille conduite. Ou'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Ben... Monsieur...

— Pas Monsieur, commandant !

— Voilà, Commandant...

— Pas Commandant, Mon Commandant !

— Excusez-moi, mon Commandant, je n'ai jamais fréquenté les militaires et je me sens terriblement dépaysé... et, d'une voix pleurnicharde il conta ce qui s'était passé.

— Hum, dit le commandant, je commence à comprendre. Eh bien, pour cette fois-ci je passerai l'éponge. Mais que je ne vous y reprenne plus !

— Oh ! Merci, mon Commandant.

— Ça va ! Appelez-moi Gaillard.

— Oh ! mon Com..., pardon... Gaillard ; moi, c'est Lacoste... Christian Lacoste !

R. V.

VOYAGE-SÉJOUR DES A.C.P.G.

21 - 28 JUIN 1987

NORD BRETAGNE - JERSEY

Chers Amis,

Depuis 1975, nous nous retrouvons avec joie chaque année.

Il est difficile pour moi de mettre un terme à ces cordiales et amicales rencontres...

Hélas ! les DÉPARTS sont nombreux, la maladie nous guette. Restons tout de même OPTIMISTES et espérons que nous pourrions « tenir le coup ».

A bientôt donc et bien amicalement.

P. DUCLOUX.

BULLETIN D'INSCRIPTION

NOM : Prénom :

Adresse complète :

Nombre de participants :

A retourner à M. Paul DUCLOUX, place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux - Tél. : 85 24 60 75.

Avec acompte de 250 F par personne

PRIX PAR PERSONNE : 2.980 F

SUPPLÉMENT CHAMBRE INDIVIDUELLE : 450 F

Comprenant :

- Le transport par autocar de grand tourisme avec toilettes.
- Le logement en Hôtel 2* NN.
- Les repas du premier jour midi au dîner du dernier jour.
- L'assurance assistance.

Ne comprenant pas :

- Les boissons et autres dépenses de caractère personnel.

ATTENTION : Carte d'identité de moins de dix ans obligatoire.

PROGRAMME

- ◆ 1^{er} Jour : Destination Sables-d'Or (départ Chalon).
- ◆ 2^e Jour : Le Cap Frehel.
- ◆ 3^e Jour : Dinard - Saint-Malo.
- ◆ 4^e Jour : Excursion à Jersey.
- ATTENTION : Carte d'identité obligatoire.
- ◆ 5^e Jour : Sortie surprise.
- ◆ 6^e Jour : Perros-Guirec - Pleumeur-Bodou.
- ◆ 7^e Jour : Paimpol - Perros-Guirec.
- ◆ 8^e Jour : Retour.

BON VOYAGE.

« MICHEL VOYAGES. »

En hommage à mon ami René

L'ÉPILEPTIQUE

Dans le Lien de mars 1986, Henri DAUBIGNY a rendu un vibrant hommage à notre grand ami Bernard JEANGEORGES. Il y a mentionné, avec juste raison, que notre grand Bernard avait été rapatrié comme faux tuberculeux. Il ne pouvait y avoir que notre grand bressaud pour avoir eu une idée pareille ! Car quand on était en face du personnage on se trouvait devant une armoire de un mètre quatre-vingt-quinze de haut, d'une largeur proportionnelle à la hauteur et le tout pesant largement le quintal ! Qui avait bien pu rendre ce bon colosse tuberculeux ? Et le faire passer dans le rayon des grands malades en instance de déutite ? Miracle du laboratoire et valse des éprouvettes ? Nous, ses copains, on penchait du côté de Camille qui n'en était pas à sa première réussite. Mais, sans confirmation, nous doutions quand même et c'est le cœur gros que nous vîmes partir notre chef-cuistot, providence des crève-la-faim ! Il restait d'autres grands malades, logés à l'Infektion, et pour qui nous pouvions craindre une issue fatale, car les déutites ne se distribuaient pas toutes les semaines...

Je vais ici mettre en scène mon ami Guy BRUANT, infirmier à l'Infektion, de profession instituteur à Olivet, dans le Loiret, et qui jouissait au Waldho d'une réputation justifiée de poète-chansonnier. Il n'avait pas son pareil pour vous trusser un couplet.

Une lettre récente de Guy, me remet en mémoire un fait divers qui s'est passé à l'hôpital en 1942.

Un après-midi, vers 14 heures, j'allais reprendre mes fonctions de magasinier au Magasin Wolfarth lorsque je me trouve nez à nez avec Guy :

— Tu arrives bien, me dit-il, j'ai soif, viens avec moi on va aller se taper une canette de bière à la cantine !

Il faut dire que depuis quelques mois, les allemands avaient eu la belle idée d'ouvrir une cantine sous le grand escalier de la Médecine. On pouvait y acheter, avec des marks de camp, quelques petites babioles (allumettes, carnets, crayons...) et surtout, ce qui était fort apprécié des P.G., de la bière en canettes. Oh, elle n'était pas bien méchante, cette bière, elle pesait à peine 2° ! Dame, l'alcool était interdit aux P.G...

Nous étions au comptoir, tous les deux, en train de vider consciencieusement notre canette, lorsqu'un bruit sourd nous fit retourner. Sur le carrelage un homme était étendu, le corps secoué de soubresauts, la tête cognant le carrelage de droite à gauche, les yeux révulsés. L'homme gémissait faiblement... Nous nous approchâmes et soudain Guy s'exclama :

— Mais c'est mon Breton ! Mais qu'est-ce qu'il fiche ici ? On lui a pourtant défendu de quitter son étage !

— Mais qu'est-ce qu'il a ton Breton pour tomber raide comme ça ?

— Il est épileptique au dernier degré...

Pendant que nous parlions, le malade continuait de gémir. Une légère mousse blanche apparut à la commissure des lèvres et descendait sur le menton.

— Tu parles d'un travail, dit BRUANT, c'est RAAB qui va être content... Il m'a bien conseillé de veiller sur lui mais je peux pas être toute la journée à lui filer le train... Et puis maintenant c'est tps tout, il faut le remonter au deuxième. T'as vu le morceau de bonhomme... il fait ses 100 kilos, facile ! Tu peux m'aider ?

— Penses-tu, il est plus de 14 heures ! Mon patron va me faire la fête en arrivant... Tu vas bien trouver quelqu'un pour t'aider à le monter là-haut.

— Quelqu'un ?... Mais tu les connais bien les infirmiers. 14 heures, c'est l'heure des corvées... ils sont tous planqués... Il n'y a plus personne dans les carrées... et mon gars qui n'en finit pas de baver... Tant pis, je vais le monter à l'Infektion, mais avec mes 50 kilos tout mouillé je ne suis pas prêt d'y arriver... surtout que le Grand Escalier c'est quelque chose !

Je quittai donc mon ami, tout seul avec son problème, mais il fallait que j'aie repris mon poste. Un P.G. ne peut pas faire ce qu'il veut, même pas rendre service à un copain...

Dans la soirée, sitôt la fermeture du Magasin, je me rendis à l'Infektion prendre des nouvelles du malade que je retrouvai tout guilleret, pétant de santé. Il n'en était pas de même de mon ami Guy, qui étendu sur son lit, le torse nu, se faisait masser les reins par Dudule. DESSEIGNE, directeur de la troupe théâtrale du Waldho, s'efforçait auprès d'eux, car il avait besoin du concours de son chansonnier pour la séance théâtrale du dimanche.

— Tu te rends compte, me dit mon directeur, il a monté son malade tout seul... On n'est pas favorisé, nous, les infirmiers de l'Infektion... Au fait, je profite de ton passage ici pour te demander si tu n'as pas de thermomètre en trop dans ton Magasin ?

— Chez nous, on n'a pas de matériel sanitaire, seulement que du matériel de couchage et de la restauration... mais qu'est-ce que tu veux faire de ton thermomètre ?

— Je n'ai qu'un thermo pour prendre la température de mes malades et dans une chambre il y a côte à côte un gars qui a des hémorroïdes et un angineux... et faut entendre l'angineux gueuler comme un putois quand je lui mets le thermo dans la bouche...

Toute la chambrée rigole à l'évocation de ce drame intérieur.

Par la suite, je rendis plusieurs visites au grand malade qui à part ses crises, donnait l'apparence d'un homme en bonne santé. J'appris qu'il se nommait René HEUX, qu'il habitait Plancoët, dans les Côtes-du-Nord, où il exerçait un poste d'Agent général de la Cie d'assurances « La Suisse ». Comme je travaillais dans la même branche industrielle, mais au siège à Paris, cela nous lia davantage et nous devinmes rapidement des amis.

Après la Libération, René était rentré bien avant comme D.U. et moi comme sanitaire, je rencontrais souvent mon ami breton et son épouse. Je n'osais pas lui demander des nouvelles de son terrible handicap, l'épilepsie pouvant créer des comas mortels, mais sa bonne bouille de bon gros me rassurait.

Alfred ROSSIGNOL, un ancien du Waldho, organisa les 8, 9 et 10 septembre 1973, à Argentré-du-Plessis, charmant petit bourg d'Ille-et-Vilaine, un rassemblement amicaliste V.B.-X.A., B, C qui remporta un très grand succès. Il vint des amicalistes de tous les départements environnants. Le dimanche 9 septembre il y avait un

grand banquet, salle Sévigné à Argentré-du-Plessis et j'y rencontrais mes amis HEUX, de Plancoët. Bien entendu nous allâmes prendre nos places à la table du Waldho où se trouvaient bon nombre de nos anciens collègues dont parmi eux Guy BRUANT et son épouse. Présentations. Guy ne reconnut pas son ancien malade, il en avait vu tant défilé à son Infektion.

HEUX et moi nous nous rappelions nos bonnes heures du Waldho. J'évitais de le brancher sur sa maladie, et, en face de nous, il y avait un gars qui ne perdait pas un mot de notre conversation, c'était l'ami BRUANT. Et quand nous parlâmes des D.U. son attention redoubla. Il regardait mon voisin avec attention, mais il n'arrivait pas à le situer. Soudain HEUX éclata de rire et me dit :

— Ecoute, mon vieux PERRON, il faut que je te mette à l'aise. Je sens que lorsque tu me parles il y a, chez toi, une certaine réticence. Je vais, tout de suite, te mettre à l'aise : je n'ai jamais été épileptique.

Les bras m'en tombaient de stupéfaction... Et un qui était encore plus stupéfait que moi c'était son ancien infirmier Guy BRUANT !

— Je m'excuse auprès de Guy BRUANT qui ne m'a pas reconnu, et s'adressant à BRUANT : oui, je m'excuse de t'avoir donné tant d'embêtements à l'Infektion, mais vois-tu, je jouais une forte partie, et c'était ma libération qui était au bout !

— Quoi, dit BRUANT, c'est toi l'épileptique, le Breton de l'Infektion ?

— Hé oui, c'est moi !

— Ah ben dis donc !... Remarque, je suis content de te savoir en bonne santé... mais, qu'est-ce qui t'a renseigné sur cette maladie ?

— Je cherchais un moyen pour me faire libérer. M'évader ? Je ne suis pas un marcheur. Jouer les fous ? C'était trop dur... Je me suis rappelé que dans mon pays il y avait un gars qui tombait du haut-mal, on appelait ça de l'épilepsie et je profitai d'un petit séjour au Waldho pour en parler au Docteur RAAB, que j'avais déjà apprécié et qui était un chic type. Il me fit remarquer toutes les difficultés de ma tentative... mais qu'il était prêt à m'aider et à me donner tous les tuyaux indispensables pour faire un parfait épileptique.

— Et de pisser au lit, dit BRUANT, c'était dans ton programme ?

— Parfaitement ! Ce n'était pas agréable, mais il le fallait. Tout ce que je faisais était noté... ça remplissait mon dossier médical.

— Je me souviens, lui dis-je, qu'une fois je t'ai vu tomber tout raide sur le carrelage, devant la cantine, pourquoï tomber à cet endroit ?

— C'est exact. Je suis tombé à la cantine. J'avais vu BRUANT qui buvait avec toi. Je me suis dit : c'est le moment, mon infirmier sera dans l'obligation de me remonter à l'Infektion. Ça comptera !

— Ah, dit BRUANT, je me souviens de ce moment là ! Tu m'en as fait baver pour te remonter chez nous, et à propos de baver qu'est-ce que c'était cette mousse qui sortait de tes lèvres ?

— Tout simplement de la mousse de savon. Avant de tomber je me mettais dans la bouche un petit morceau de savon et je salivais à qui mieux mieux !

Guy et moi nous nous regardâmes, ahuris ! C'était si simple que cela ! Et dire que nous pensions avoir à faire à un grand malade. C'était vraiment du beau travail.

— Remarque bien, reprit HEUX, je n'avais jamais de crise devant les docteurs allemands, seulement devant les infirmiers allemands qui passaient dans le secteur.

Et tous les trois nous rions du bon tour joué aux Allemands par notre ami breton.

Mme HEUX prit à son tour la parole :

— On rit maintenant que l'affaire s'est bien terminée, mais si vous saviez par quelles angoisses il m'a fallu passer. Quand il m'écrivait il me disait que son mal l'avait repris, que les Allemands ne savaient pas comment ça allait se terminer, car c'était très grave, et il insistait toujours sur les crises qui revenaient comme avant la guerre. J'avais beau chercher dans ma mémoire, jamais René n'avait eu de crises... et quelles crises ? pendant six mois, jusqu'à son arrivée, je me faisais un sang noir ! J'ai passé six mois épouvantables !

— Evidemment, dit René, je me méfiais de la censure. Je pensais que ma femme, comme je parlais de crises, allait deviner que c'était du bidon !

Et comme tout danger de crise était définitivement écarté nous continuâmes à banqueter dans l'allégresse générale.

Henri PERRON.

AVEZ-VOUS BIEN NOTÉ CETTE DATE ? JEUDI 21 MAI 1987

rendez-vous annuel du Souvenir et de l'Amitié de nos camarades amicalistes du Gard et de l'Ardèche (auxquels peuvent naturellement se joindre les « isolés » des départements voisins) sans oublier bien sûr nos amies veuves de P.G.

● 11 h 30 : en l'église paroissiale de Meyras (Ardèche) messe à la mémoire de nos camarades morts en captivité ou depuis leur retour, suivie à

● 12 h 30 : à l'Hôtel du Levant à Neyrac-les-Bains (tél. 75 36 41 07), commune de Meyras, d'un repas fraternel (125 F tout compris) dont voici le menu : Apéritif Maison - Mousse de foie de Volaille - Filet de Poisson à la Ciboulette ou aux Petits Légumes - Gigot d'agneau - Légumes - Fromages - Dessert.

Pour tous renseignements, s'adresser à nos responsables :

— Jules GRANIER, 21, rue de la Bienfaisance, 30000 Nîmes. Tél. 66 64 04 42.

ou
« Chavagnac » à Gagnières, 30160 Bessègues. Tél. : 66 25 06 49.

— Jean POUDEVIGNE, « Raimbaud » à Pradons, 07120 Ruoms. Tél. : 75 39 66 21.

Les inscriptions étant centralisées, jusqu'au 13 mai inclus, délai de rigueur, par notre camarade Joseph BARACAND, à Saint-Pierre de Colombier, 07450 Burzet. Tél. : 75 94 41 72,

qui a bien voulu se charger de l'organisation matérielle de la journée.

A bientôt donc la joie de se trouver une fois encore

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

La majorité d'entre vous a acquiescé à notre demande visant à payer un peu plus rapidement la cotisation annuelle (que les retardataires y pensent), ce qui nous a permis de mieux échelonner le travail avant l'Assemblée Générale et de constater, une fois de plus, que l'Amicale est constituée d'adhérents et d'amis, sincères et compréhensifs. C'est formidable! Et nous constatons ainsi combien notre amitié et notre solidarité sont solides et tenaces: ces cinq années de captivité qui nous ont ravi une liberté à laquelle nous tenions tant, nous ne pouvons les oublier. Merci à tous de nous le prouver, merci de votre générosité et, nous vous le redisons, si vous connaissez des cas de détresse P.G. autour de vous, faites-le nous savoir.

C'est avec tristesse que jour après jour nous enregistrons le décès de camarades. Notre tour viendra aussi... Mais ce qui nous reconforte pourtant, c'est l'attachement à l'Amicale que manifestent les veuves de ces amis en allés. Si vous lisiez les lettres que nous recevons d'elles, vous seriez émus de tant de fidélité! Le « Lien » reste pour elles un lieu de communication avec leur compagnon disparu. Nous voulons qu'elles sachent combien nous sommes de tout cœur avec elles.

Ce mois-ci nous remercions pour leurs dons :

BOUVIER François, à Lornay, 71500 Rumilly, ancien kdo 7107, serait heureux de refaire connaissance avec camarades de Steyberg X C automne 1940 et ensuite 7107 Drifoethe X B jusqu'à la libération.

TRIPET Jean, 75015 Paris.
RYSTO Raymond, 92420 Vaucluse.
LEMAIRE Raymond, 92000 Nanterre.
REIN Roger, 75013 Paris.
RIBILL André, 17000 La Rochelle.
KAUFFMANN André, 49160 Longue.
EVEN Gabriel, 06500 Menton.
CHAZELAS J.-B., 45300 Boynes.
L'Abbé PORCHERET Henri, 44270 Machecoul.
DAGUIN Hubert, 44000 Nantes.
DELAOUTRE Gérard, 59680 Ferrière-la-Grande.
DENDAUW Emile, 90-102, Av. du Docteur Schweitzer 59510 Hem, souhaite transmettre par l'intermédiaire du « Lien » ses amitiés et son bon souvenir aux anciens kdos 777 de Kattendorf et 452 d'Ulzburg - Stalag X A.

ERNEWEIN Joseph, 51300 Vitry-le-François.
BORIE Charles, 42330 Saint-Galmier.
ANDRIEN Charles, 71190 Etang-sur-Arorux.
BESSOU Marius, 81170 Cordes.
TRINQUETTE R., 52190 Prauthoy.
ROGER Julien, 08300 Réthel.
SCHMITT Robert, 54360 Blainville-sur-l'Eau.
COURGEY Paul, 21370 Plombières-les-Dijon.
FOUREL Georges, « Arcades », Chemin de la Rose, 13100 Aix-en-Provence, lance un **nouvel** appel aux anciens de la Kuha à Glinde, X A, X B.
DARCHIS, 92000 Nanterre.
BEDOUBET Bernard, 33720 Illats.
CALZIA Jacques, 06900 Le Cannet.
EHRHARDT Emile, 93600 Aulnay-sous-Bois, que nous remercions doublement pour sa générosité.
GOMMIER Edmond, 36100 Issoudun.
MARTIN Jean, 75015 Paris.
BRANDT Charles, 6, rue des Pâquerettes, 93460 Gournay-sur-Marne (nouvelle adresse).

LHOSE Jean, 94800 Villejuif.
Une courte interruption dans nos remerciements aux nombreux amis qui, par leurs dons, permettent à notre Amicale de venir en aide aux plus défavorisés et de tenir le coup, pour féliciter chaleureusement **Pierre PONROY et Marcel MOURIER** pour leur persévérance à assurer la permanence de notre bureau, rue de Londres, malgré tous les aléas qui ont marqué les mois de décembre et de janvier; l'un et l'autre ont été obligés d'assurer leur travail sur dossier chez eux! (VERBA aussi d'ailleurs). Qu'ils en soient remerciés.

Merci pour leurs dons à :
POGGI Charles, 20217 Saint-Florent.
BOULO Jean, 35200 Rennes.
SOLANS Adrien, 65200 Bagnères-de-Bigorre.
LEFORT Claude, 49000 Angers.
MADRE André, 86290 La Trimouille.
PECHENART Antonin, 92140 Clamart.
RICHARD Marcel, 77510 Rebais.
MAIRE Lucien, 85520 Jard-sur-Mer.
MARAZZI, 38260 La Côte Saint-André.
CESBRON Joseph, 49270 Saint-Laurent-des-Autels.
BLANC Raymond, 75020 Paris.
LEFORT Fernand-Gabriel, 33320 Eysines.
FRITSCH Gilbert, 54600 Villiers-les-Nancy.
RODRIGUEZ Gilbert, 34250 Palavas-les-Flots.
VANNI Baptiste, 13090 Aix-en-Provence.
BRUNIER Charles, 63390 Saint-Gervais d'Auvergne, qui envoie une amicale et fraternelle pensée aux anciens « Escargots » de Sandbostel et à ceux du kdo 818 du X A.

HIRIBARREN Charles, 64310 Ascaïn.
GONVERS Armand, 06400 Cannes.
NOEL Henri, 06000 Nice.
L'Abbé LAPEYRE Elie, 64300 Orthez.
THOMAS Pierre, 79210 Mauzé-sur-le-Mignon.
RIBET Jules, 31800 Saint-Gaudens.
VAILLY Pierre, 88000 Epinal.
L'Abbé MORA, 40180 Rivière.

PERRON Henri, 95170 Deuil-La Barre, **notre ancien** rédacteur, qui ajoute à son don ces lignes : « Ci-joint ma modeste contribution à la marche de l'Amicale — cotisation, bons de soutien — et le reste pour aider le « Lien » à continuer sous la direction de notre ami Jo sa belle production. Bravo à tous. A tous les mal-portants je souhaite meilleure santé et j'adresse à notre Président et à son remarquable Bureau toutes mes amitiés ».

Cher Henri, s'il y a quelqu'un à remercier et à féliciter c'est bien toi, et nous n'oublions pas que si notre journal est apprécié c'est grâce à la tenue que tu as su lui donner pendant de si nombreuses années.

Nous suivons ton exemple et, mal-portants comme bien-portants nous te souhaitons bonne santé, longue vie, ainsi qu'à ta chère épouse.
COURBARON Emile, 50310 Montebourg.
SEUROT A., 92600 Asnières.

BONNAULT René, 18390 Saint-Germain-du-Puy.
LAVAUD Charles, 24100 Bergerac.
MORINET Paul, 52260 Rolampont.
ANCEMENT Léon, 54000 Nancy.
VIDAL Roger, 81300 Graulhet.
CESSAC Pierre, 19240 Allasac.
DELANOY Jean, 59100 Roubaix, à qui nous adressons nos plus sincères condoléances pour le décès de son épouse, survenu le 10 septembre 1986.

GENTY René, 01160 Pont-d'Ain.
POMME Jean, 64350 Pontacq.
BESSY, 30000 Nîmes.
MICHAUD Roger, 03200 Vichy.
CORMONTAGNE Roland, 93360 Neuilly-Plaisance, qui nous annonce la naissance de son arrière petit-fils, Jean, et la célébration de ses Noces d'Or. Bravo cher ami et toutes nos félicitations.

BOUREL Jean, Plouegat-Guerand, 29227 Lanmeur, qui serait très heureux d'avoir des nouvelles d'anciens compagnons de captivité. D'abord à Sandbostel jusqu'en décembre 40, a ensuite été dirigé sur Brème dans le kdo « Admiral Brommy » et en 1943 fut muté dans un petit kdo agricole à Bassen-Kreis-Verden dans le Hanovre jusqu'à la libération en 1945.

MEYNADIER Géry, 115, Av. de Hautrec, 81100 Castres.
GUIAUGUE Pierre, 45240 Ligny-le-Ribault.
CHARPENTIER René, 95560 Montsoult.

Mme veuve **MAINDRON Lucie**, 85140 Chauché, à qui nous adressons nos meilleurs vœux de rétablissement et surtout un meilleur moral.

MILLON R., 92200 Neuilly.
NOGIER Léon, 07110 Vinezac.
PASSET, 02420 Bellicourt, nous écrit : « Je suis encore là! » Nous comptons encore sur lui... pour très longtemps.

RABUT Paul, 26300 Bourg-de-Péage, à qui nous souhaitons un bon rétablissement ainsi qu'à son épouse. Nous sommes de tout cœur avec eux.

Mme **RIFLE**, 10120 Saint-André-les-Vergers.
SALVAGNAC, Médecin Général, 78000 Versailles.
VAGANAY Pierre, 69700 Givors.
ODIN A., 57158 Montigny-les-Metz.
FILIPPI Antoine, 20137 Porto Vecchio.

PODEVIGNE Jean, Pradon 07120 Ruoms, que nous remercions doublement pour son don en souvenir de sa chère mère décédée en septembre 1986 et sa fidélité envers notre Amicale.

L'Amicale de Schramberg représentée par notre ami **HADJADJ-MOREL**, Place de la Mairie, 38390 Montaliu-Vercieu, présente ses meilleurs vœux pour cette nouvelle année. Surtout une très bonne santé et une grosse bise pour toutes les dames.

LAMOTTE Louis, 46130 Bretenoux, ancien du Kommando 190 à Hohenasppe et 587 à Bahrenflet.

ALBRAND, 78690 Les Essarts-le-Roi.
DUMAY Maurice, 78300 Poissy.
DELAHAYE Gilbert, 76390 Aumale.
SEVESTRE Henri, 77510 Rebois.
FEUILLET René, 17000 La Rochelle.
RIVET Lucien, 36600 Valençay.
DE MALHERBE Jean-Charles, 44000 Nantes.
JACOB Charles, 18220 Les Aix-d'Angillon.
MÉDARD J., 51200 Epervain.
CHAREYRON André, 07190 Saint-Sauveur-de-Montagut.
Mme Veuve **FAVRAN France**, 63320 Champeix.
HUMBERT Georges, 57158 Montigny-les-Metz.
LE BONNICQ Yvon, 22300 Lannion.
MONTENOT Robert, 41100 Vendôme.

— **GARREAU F.**, 45500 Gien.
— **BECKERT Raymond**, 54000 Nancy.
— **CARATY H.**, 44770 La Plaine-sur-Mer.
CLAVIER Octave, 41400 Faverolles-sur-Cher.
COURBOU Antonin, 15000 Aurillac.
DESBOURDES Claude, 71100 Marcigny.
ANDRÉ Edmond, 76240 Bonsecours.
GONDRIY Auguste, 19270 Donzenac.
GRAS-HENOUX Léon, 02230 Fresnoy-le-Grand.
JAGOU Maxime, 17210 Montlieu-la-Garde.
MAURICE Jean, 16480 Brossac.
PINEAU Pierre, 92160 Antony.
RIVALS Jean, 81100 Castres.
SAGUET Hubert, 51240 Pogny.
BOUDET René, 69009 Léon.
THIZY Jean, 69590 Saint-Symphorien-sur-Oise.

FLIPEAU G., 06110 Le Cannet-Rocheville, à qui nous souhaitons que sa troisième intervention chirurgicale se soit bien passée et qu'à la lecture de ce « Lien » ce ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

HUCK Jean-André, 93110 Rosny-sous-Bois.
GOGER Francis, 29124 Riec-sur-Belton.
TRAINSEL Clément, 59270 Bailleul.
WATELET Marcel, 78600 Maisons-Laffitte.
BARANT Louis, 59620 Aulnoye-Aymeries.
ROSE Léon, 06000 Nice.
JAUNEAU André, 41100 Blois.
GENDRON Louis, 35430 Saint-Suliac.
FOURMONT Charles, 75020 Paris.
DANIELOU Yves, 29210 Morlaix.
Mme **BLOT**, ex-Veuve **FAUTREL**, « Mas Gibol », 30500 Alègre, aimerait bien connaître un ancien P.G. ayant partagé la captivité d'Albert FAUTREL au Kommando 604 Stalag X B.

PIAILLE Jean, 59500 Lambres-lez-Douai.

— o —

Nous souhaitons un bon rétablissement à notre ami **GONDRIY Maurice**, 93140 Bondy, ainsi qu'à son épouse, en espérant que bientôt nos chercheurs découvrent un remède contre la maladie de Paget.

— o —

Merci pour leurs bons vœux à nos amis résidant au Canada, **BERNARD Marcel** et son épouse, et souhaitons les rencontrer cette année.

— o —

Nous remercions tout particulièrement notre ami **Pierre SIX**, 62, avenue de la Marne, 59290 Wasquehal, pour sa très grande générosité envers notre Caisse de Secours. Elle nous a touchés personnellement, ainsi que notre Comité d'entraide.

Merci aussi à Mme Etienne GUENIER, 1, rue Jean-Bart, 28500 Vernouillet qui nous écrit :

« Merci de faire vivre ce "journal" du Stalag XA dont mon pauvre Henri avait goûté la soupe amère. Je regrette tellement que mon mari n'ait pas eu le temps de le connaître avant de mourir. Je l'ai personnellement découvert au quarantième anniversaire Porte de Versailles. J'aimerais tant retrouver des amis du XA qui auraient connu mon mari Henri GUENIER en captivité. Il avait gardé de son camp un souvenir terrible. Il s'était évadé trois fois, et chaque fois en discipline de vingt et un jours. Il est décédé il y aura bientôt trois ans. Je suis de tout cœur avec ceux qui restent. »

Nous sommes également de tout cœur avec vous, Chère Amie, et nous sommes persuadés que si parmi nos lecteurs certains ont connu votre cher époux, ils se mettront en relations avec vous. Encore merci pour notre C.S.

Toujours merci à nos amis :

AUBERT, 54 bis, rue du Général-Koenig, 60000 Beauvais, qui a beaucoup apprécié l'article de Maurice LE-COMPTÉ.

BOUSSET Pierre, 63770 Les Ancizes-Comps.
BASSONVILLE Guy, 44150 Ancenis.
FOURCASSIES Lucien, 33410 Cadillac.
KOLIOSKI Roger, 63430 Pont-du-Château.
LEGAGNEUX Marc, 45000 Orléans.
MOLLET André, 59400 Cambrai.
PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
SAI Gaspard, 88600 Bruyères.
SARRY Francisque, 42120 Commelle-Vernay.
Mme **VECHAMBRE Yvonne**, 75020 Paris.
VOISIN Raymond, 85220 L'Aiguillon-la-Chaize.
MALBEC André, 84480 Bonnieux.

Notre ami **SCHROEDER**, 75020 Paris, qui nous fait parvenir en même temps la cotisation de notre ami Belge **VASSART Eugène**, 15, rue Nouvelle, Sambreville (Belgique).

LASSIDOUET Louis, 33470 Gujan-Mestras.
PRON Marcel, 77320 La Ferté-Gaucher.
Mme **SAUVAGE Marie-Thérèse**, 14123 Iffs.
SOYEUX Roger, Lislet par 02340 Montcornet, qui, en même temps, nous prie de transmettre ses amitiés à l'Abbé CHAMBRILLON de Troyes, qu'il espère revoir bientôt.

FOURCOUX Joseph, 13200 Arles.
DUPRÉ Paul, 77250 Villecerf.
DESTOUCHES L., 94400 Vitry.
CHANCLAUX Raymond, 75011 Paris.
FAUVEL Paul, 54280 Seichamps.
MERCIER André, 50001 Saint-Lô.
BASSEDALE René, 62500 Saint-Omer.
DEMONGEOT Marcel, 86100 Châtelleraut.
NAPPEZ Marcel, 25140 Charquemont.
CHARLOIS Roger, 89330 Saint-Julien-du-Sault.
CHARAMEL Charles, 71290 Cuisery.
FRANZ Jules, 04000 Digne.
CATHERINE Jacques, 02330 Condé-en-Brie.
LAGET Gabriel, 34120 Pezenas.
FEUILLET Laurent, 07220 Viviers.
LORTET Joseph, 31470 Saint-Lys.
DIDION Jean, 51100 Reims.
AUTHIER, 33100 Bordeaux.
RIVIER Roger, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.
RICHARD Emile, 45130 Meung-sur-Loire, à qui nous souhaitons d'avoir retrouvé, à ce jour, une « bonne vue ».

Mme **BARDIN Marie-Thérèse**, 21200 Beaune.
MATHIEU André, 88240 Bains-les-Bains.
COLOMB Roger, 45760 Boigny-sur-Bionne.
BRIN Lucien, 86170 Neuville-de-Poitou.
CHENEAU Albert, 44330 Mouzillon.
DELLOY P., 06480 La Colle-sur-Loup.
THIRION Jean, 70170 Port-sur-Saône.
DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.
Abbé BUIS Gabriel, 06600 Antibes.
CANDEILLE Noël, 62400 Béthune.
BARELLI Bernard, 83400 Hyères.

TRINQUET Fernand, Maison de Retraite de la Presse Mutuelle, rue de la Vallée, 91610 Ballancourt, dénommé au Stalag XA, Baraque F. 3 : « Papa TRINQUET », car c'était lui qui faisait la cuisine. Il vient de fêter ses 86 ans, et ses souvenirs de captivité restent toujours aussi vivaces en sa mémoire. Il espère qu'il en est de même pour tous ceux qu'il a côtoyés en captivité.

DURY Pierre, 71760 Issy-l'Evêque.
LAMBERTI Michel nous signale en même temps sa nouvelle adresse : 39, av. du Maréchal-Joffre, 94290 Ville-neuve-le-Roi.

Mme **GENIN Jeanne**, 88320 Lamarche.
CASTIGNEROL Henri, 52330 Colombey-les-deux-Eglises.
LASSIDOUET Louis, 33470 Gujan-Mestras.
LANGELIER R., 75009 Paris.
SALVAGNAC A., 78000 Versailles.
BOTHOREL Roger, 33000 Bordeaux.
LAMOTTE G., 66690 Saint-André.
VANDRIESSCHE André, 59370 Mons-en-Barœul.
BUFFIÈRE Marcel, 24270 Lanouaille.
PELIGRAIN Ernest, 55100 Verdun.
GAUVIN Lucrèce, 18100 Vierzon.
VIUDY André, 38000 Grenoble.
VIVAVELLI, 20200 Bastia.
PONCIN Gabriel, 01340 Montrevel-en-Bresse.
BOUCHER André, 51200 Epervain-Rive-D.
FLORENTIN G., 94000 Créteil.
JACQUET Paul, 51100 Reims.
GAUTHIER Raymond, Urmenil, 88220 Xertigny.
ODIN André, 57158 Montigny-les-Metz.
DELVAUX Louis, 06500 Menton.
GUÉRINEAU, 92700 Colombes.
Mme **STEVENET Lucette**, 86000 Poitiers.
Mme **BISTODEAU Marthe**, 33710 Bourg-sur-Gironde.
LE GODAIS Bernard, 53940 Saint-Berthevin.

BORDES Georges, 95, avenue L-Barthou, 33200 Bordeaux, demande si parmi nos lecteurs il y aurait des anciens P.G. du Kommando de Lhone I/Oldenburg? Il aimerait renouer des relations avec eux.

CLOTTE Charles, 72100 La Ronceray.
BRETEAU Pierre, 56000 Vannes.
CARDINOT Stéphane, 45160 Olivet.
ZABALZA Marc, 33140 Pont-de-la-Maye.
BELIGNE Roger, 94700 Maisons-Alfort.
Docteur PAYRAU Paul, 75116 Paris.
L'Abbé BUSTEAU Prosper, Hôpital Local, 77170 Briec-Comte-Robert.

BIZE Jean, 92800 Puteaux.

Suite page 6.

Courrier (suite)

M^{me} WENGER Germaine, 67140 Barr.
 LECACHEUX Paul, 27210 Beuzeville.
 LECLERC Gaston, 59152 Chereing.
 ARDANCEAU Roger, 91300 Massy.
 MAJAC Michel, 75116 Paris.
 DANZANVILLIERS J., 35200 Rennes.
 BEGHUIN-TORLET, 02500 Hirson.
 VAN-CORNEWAL Hubert, 59260 Hellemmes.
 BRION Jean, 33520 Bruges.
 MENIER Gaston, 92600 Asnières.
 FRANCESCO Joseph, 20227 Luri (Haute-Corse).
 CHAPUIS Paul, 34600 Villers-les-Nancy.
 M^{me} COURTIER Marie, 94300 Vincennes.
 GOGER Francis, 29124 Riec-sur-Belou.
 LENHARDT René, 92200 Neuilly-sur-Seine.
 VAILLARD Maurice, 63490 Sauxillanges.
 M^{me} MIQUEL Pauline, 75020 Paris.
 AVRIL Raymond, 85400 Luçon.
 DHAUSSY Victor, 33740 Ares.

— o —

Notre ami DAPREMONT R., rue C-Gazanière-Launois, 08430 Poix-Terron, nous écrit : « A ce jour, je n'ai retrouvé aucun nom des camarades du VB de Rottembourg a/Neckar. Serais-je le seul ? »

Certainement pas, et nous espérons qu'avec ce nouvel appel, quelqu'un de tes amis répondra.

— o —

Notre ami PAGE Raymond, ancien du VB, nous précise sa nouvelle adresse : 11, rue Vauvenargues, 75018 Paris.

— o —

Notre ami DREVON Maurice, 9, rue du Général-Rambaud, 38000 Grenoble, renouvelle sa promesse d'être parmi nous à notre Assemblée Générale. Nous comptons sur lui et le remercions à l'avance.

— o —

Notre ami CHAUD Etienne, 245, Le Plateau-La-Duchère, 69009 Lyon, ainsi que son épouse, désirent que soit transmis par l'intermédiaire de notre journal leurs meilleurs vœux et amitiés aux personnes ayant participé au deuxième voyage de 1985 à Sandbostel, voyage organisé par notre ami DUCLOUX.

— o —

Notre amie M^{me} DINE Hubert, rue Neuve, Midrevaux, 88630 Coussey, nous fait part de sa profonde tristesse depuis le décès de son mari. « Cette séparation est très dure à accepter, nous écrit-elle, car c'est un très grand vide qui ne peut se combler, quoique, à chaque instant, je sente sa présence près de moi. Enfin, chaque jour qui se passe me rapproche un peu de lui et j'aime recevoir "Le Lien" qu'il avait tant de plaisir à parcourir. »

Que vous répondre, chère Amie, si ce n'est que nous partageons votre tristesse et sommes de tout cœur avec vous. Merci pour votre attachement à notre Journal.

— o —

Nous comptons sur nos amis Charles VAUGIEN et son épouse, à notre Assemblée Générale, et les remercions pour leurs bons vœux.

— o —

M^{me} Veuve DESCOTES Andrée nous signale sa nouvelle adresse : 7, rue Chamlière, 57000 Metz. Nous la remercions également pour son attachement à l'Amicale.

— o —

Nos amis belges, Robert et Germaine CAMBIER, rue Sr.-de-Grouff 16, 7201 Colfontaine (Warguignies), Belgique, adressent à toute l'Amicale leurs meilleurs vœux pour 1987.

(A suivre.)

CARNET NOIR

C'est toujours avec une grande émotion que nous prenons connaissance des annonces du décès de camarades ou de leurs épouses. Le temps qui passe est impitoyable mais le courage de ceux qui restent est toujours plus admirable :

— LORETTE Henri, le 7 janvier 1987 — Kommando de Tuttlingen (VB) ;

— KUENEMANN Lucien, Sous-le-Pont, 88510 Eloyes : « Cinquante-trois années de mariage, ça compte dans une vie », nous dit son épouse ;

— BEGUE Jean, 9, rue Fresnel, 75016 Paris ;

— MATHÉ Marcel, le 25 décembre dernier, à l'âge de 70 ans ;
 — LEGRAS-JARREAU Georges, le 7 janvier dernier, Saint-Gondon, 45500 Gien ;

Et les épouses de :

— DENIS André, 3, rue de Tocqueville, 87000 Limoges ;
 — DUMONT Paul, 15, rue des Prés, Appartement 216, 77310 Ponthierry.

A toutes ces familles cruellement frappées, l'Amicale adresse ses condoléances les plus sincères. Elle les assure de son soutien fraternel et les remercie de leur fidélité.

POUILLY Albert

24, Rue de la Masure
 59211 SANTES

K° TUTTLINGEN - NORDBANHOF
 Le 15 janvier 1987.

Chers Camarades du VB,

En vous remettant ci-inclus le règlement de ma cotisation 87 et des bons de soutien,

Je vous adresse tous mes vœux pour 1987.

— o —

Mais nous ne pouvons pas laisser passer inaperçue l'annonce de la mort de l'Abbé PERRY, notre Aumônier du secteur de Tuttlingen, parue dans le « Lien » de décembre 1986, avec l'article : « TÉMOIGNAGE », de Jacques BRION, que j'approuve et que je remercie personnellement.

— o —

Nous lui devons une très grande reconnaissance pour son action près de nos compagnons de misère ; par son organisation et son influence, il parvint à nous garder dans la foi, l'espérance, tout en étant un très grand et bon camarade et ami.

J'ai eu le plaisir, avec mon ami G. HABÉMONT (décédé en 1976), de le rencontrer en 1974 dans sa paroisse de Saint-Maurice-sur-Moselle, où nous avons passé ensemble quelques bonnes heures inoubliables.

Camarades, qui l'avons connu, ayons tous une pensée, ou une prière, pour notre ami.

CORRESPONDANCE

Une lettre de notre ami l'Abbé E. CICERON (VB) :

« Avec ma cotisation, je me permets de vous envoyer ces feuillets : l'amitié P.G. n'est-elle pas parmi les plus solides ? La voici vue par des yeux chrétiens. Rien dans cette vision ne contredit celle de l'ensemble des P.G. Fraternellement vôtre. »

Montvinay, mi-janvier 1987.

Chers Amis,

En ce début d'année, vous m'avez exprimé votre amitié. Merci.

Acceptez cette feuille-réponse. Cet échange peut être l'occasion d'accroître notre joie d'être amis. Créés par Dieu-Amour, à son image, nous ne pouvons être heureux qu'en nous aimant.

Où, de temps à autre, partageons tout simplement un peu de notre vie, de nos peines, joies et projets. Nous nous aiderons ainsi mutuellement à mieux découvrir les « signes » de l'Amour de Dieu pour chacun de nous, amour qu'il nous offre constamment. De lui découle toute amitié, affection, amour.

Je commence ma deuxième année « vie de château », des industriels sans enfants ayant légué à l'évêché, à la fin du siècle dernier, leur splendide demeure pour les prêtres âgés. Nous sommes actuellement onze, « chouchoutés » par quatre religieuses presque aussi éloignées que nous de leur jeunesse.

Le Curé de Vinay, un vieil ami, m'a « offert » l'hôpital-hospice-foyer-logement, avec ses presque cent cinquante malades et personnes âgées, sans parler du personnel ! Apostolat accaparant, mais rajeunissant. Quel excellent moyen de se faire des amis et d'aider un peu beaucoup d'autres à mieux se croire aimés de Dieu. Vous dirai-je que mes « préférés » sont les trente « chroniques », moins « perdus » qu'ils ne paraissent quand on est devenu ami. Une petite équipe « Présence d'Eglise auprès des malades » s'organise peu à peu. Bon moyen également de multiplier les amitiés.

Je vais aussi parfois exercer quelque ministère là où je suis demandé, à Viray par exemple, pour la Messe de la Rosière, ou à Rencurel, pour le baptême d'un neveu et d'un petit-fils d'anciens paroissiens.

Et comme je fus, il y a 25-30 ans curé tout près d'ici, à l'Albenc, et aumônier de la J.A.C. et du M.F.R., j'ai souvent l'occasion de ranimer d'anciennes amitiés. Magnificat !

Toutes ces amitiés, nouées depuis longtemps ou qui naissent sans cesse au fil des jours, sont immortelles. Oui, immortelles ! Je pense à tant d'amis arrivés au port en 86 : Sœur Marcelle que plusieurs connaissent, et qui a vécu un an et demi chez moi — et tous ceux que j'ai pu accompagner un peu sur leurs derniers chemins d'ici-bas : Rolande, René, Paul, Antonio... Combien leur départ nous unit plus profondément encore, maintenant qu'ils ont rejoint la source de tout amour !

A la mi-octobre, je suis allé faire ma retraite annuelle au Foyer de Charité de Provence. Après six jours de silence, j'ai voulu exprimer ma gratitude aux anciens et aux nouveaux amis. Tout doit être valable pour chacun de vous !

Et voilà 1987 ! Que sera cet an neuf ? Ce que nous le ferons... avec nos amis !

Je l'ai moi-même commencé avec les moines de Tamié, en compagnie d'un camarade de captivité, veuf depuis peu.

Ses premiers jours m'ont apporté une foule de bonnes nouvelles, beaucoup inespérées ! Plusieurs problèmes (dramas) familiaux sont en voie d'apaisement, ou même se résolvent — un jeune, au plus bas, se redresse en renouant avec de vieilles amitiés délaissées — de nouvelles amitiés voient le jour, d'anciennes se remettent à flamber...

Bien sûr, en 1987, nous aurons des déceptions et d'apparents échecs, la vie de Jésus en est remplie. Mais si Dieu est avec nous, par le Ressuscité, toute croix acceptée en aimant, comme le Christ, doit aboutir nécessairement à la Résurrection. Pour nous-mêmes et pour la multitude !

Qu'en 1987, la présence aimante du Christ dans le monde devienne pour chacun de nous une évidence !

Que Notre-Dame nous aide à nous soutenir de mieux en mieux par l'amitié et la prière. Puissions-nous, comme Elle, et par Elle, répondre sans peur « Amen » à tout ce que le Père nous offrira.

Magnificat ! Alleluia !

Emile CICERON,
 Maison de Retraite,
 Montvinay - 38470 Vinay.

— o —

Un autre prêtre de nos amis, A. BECK, un temps Aumônier de l'hôpital de Villingen, en 1941, aujourd'hui Aumônier d'un Hospice de Personnes Agées, à Ville-Ilon, 88270 Dompierre, nous écrit : « ...Je suis heureux de votre bon souvenir et, croyez-le, je reste en union avec tous les P.G. du VB... — Dites si vous le voulez mon amitié à tous, leur espérant pour l'année nouvelle une excellente santé ainsi qu'à leurs familles. »

Merci, l'Abbé, et n'oubliez pas que l'Amicale te reste un lieu d'attache fidèle.

J. T.

K. G.

Ohé « gefang », te voici arrivé au crépuscule de ton existence, mais où que tu te sois retiré, dans quelque H.L.M. d'une grande ville ou bien dans une bonne petite ville de province, ou bien encore dans quelque hameau perdu dans la nature, il doit te passer encore devant les yeux, malgré les ans et l'usure que ceux-ci amènent, les souvenirs, les images de tout ce que tu as vécu.

Eh oui, quelle aventure !

Et si, au cours de ce film qui passe devant ton regard, quelques larmes viennent embuer tes yeux, ne sois pas triste, « gefang », car il te reste malgré tout au cœur une chaleur qui demeure, qui t'est restée, la chaleur de l'amitié, de cette fraternité qui est à nous, à nous seuls gefangs, et que personne d'autre que nous n'a pu connaître.

Si, au fil des années, il nous a été volé pas mal de choses, tels que nos droits et nos illusions, cette amitié est une chose inviolable, elle est en nous, soudée, rivée, et elle y restera tant qu'un seul d'entre nous survivra et que personne ne pourra jamais éteindre.

Dans toute ton existence, K.G., je ne crois pas que tu aies pu connaître une amitié au-dessus de celle-là.

Rémy HOUOT

(Editions Michel Frères, B - 6760 Virton)

◆ Repris de « Eux et Nous », n° 492 (nov. 1986).

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 428

HORIZONTELEMENT :

I. - Dentistes. — II. - Econduite. — III. - Conterais. — IV. - eeN. - Aérat. — V. - Nue. - Egé. — VI. - Tr. - Gis. — Er. — VII. - Reposer. — VIII. - Ara. - Trève. — IX. - Salpêtres.

VERTICALEMENT :

1. - Décentras. — 2. - Eceurera. — 3. - None. - Pal. — 4. - T.N.T. - Go. — 5. - diéliste. — 6. - Sure. - Sert. — 7. - Tiare. - R.E.R. — 8. - Etiage. - Vé. — 9. - Sesterces.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES

ASSURANCES

CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...